Cahiers balkaniques

36-37 | 2008
L'image de la période ottomane dans les littératures balkaniques

L'Empire ottoman à travers la biographie picaresque d'Eliya Karmona

Ottoman empire through picaresque biography of Eliya Karmona

Marie-Christine Varol

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ceb/1576
DOI : 10.4000/ceb.1576
ISSN : 2261-4184

Éditeur
INALCO

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2008
Pagination : 354-368
ISBN : 978-2-85831-173-6
ISSN : 0290-7402

Référence électronique
Marie-Christine Varol, « L'Empire ottoman à travers la biographie picaresque d'Eliya Karmona », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 36-37 | 2008, mis en ligne le 20 mai 2012, consulté le 06 juillet 2021. URL : http://journals.openedition.org/ceb/1576 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ceb.1576

Ce document a été généré automatiquement le 6 juillet 2021.

Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

L'Empire ottoman à travers la biographie picaresque d'Eliya Karmona

Ottoman empire through picaresque biography of Eliya Karmona

Marie-Christine Varol

1 *La novya aguná* qui est un roman de mœurs judéo-espagnoles situé au XVIII[e] siècle, traite d'un problème contemporain d'Eliya Karmona[1], le sort des femmes officiellement fiancées ou mariées et abandonnées par leur fiancé ou mari parti courir fortune en Europe. Ces femmes ne peuvent se remarier, car on ne leur accorde le divorce que s'il est prouvé que leur fiancé ou mari est mort. L'abondance des migrations sans retour du début du XX[e] siècle a amené des aménagements dans les lois rabbiniques et fait l'objet de polémiques. *La novya aguná* qui paraît en 1921-1922 concerne plutôt le milieu juif. Les coutumes de fiançailles des fêtes juives s'y trouvent détaillées ainsi que la vie traditionnelle dans le faubourg juif de Balat. Celui-ci est représenté comme fermé et peuplé seulement de Juifs. Les éléments extérieurs à ce monde ne sont pas les autres peuples et minorités de la ville, mais le *shaliah*, le rabbin qui visite les communautés pour quêter pour des organisations pieuses de Palestine et qui transmet les nouvelles de parents éloignés ou raconte ce qu'il a vu lors de ses voyages. Les personnages sont plutôt prototypiques : le rabbin sage, pauvre, mais honoré et respecté pour son savoir ; le *gevir*, l'homme riche négociant ou marchand qui finance la *yechiva* et rêve de contracter alliance avec un rabbin renommé ; le riche naturel du pays qui a fait fortune à l'étranger (en France en l'occurrence) et qui revient prendre épouse au pays. Les ressorts dramatiques sont ceux du roman d'aventures : le voyage en bateau, la tempête, la trahison. Celle-ci est incarnée par le jeune et séduisant bandit grec, de Tatavla, quartier de la pègre d'Istanbul, Andoni, qui trahit, vole, assassine, et porte faux témoignage contre de l'argent justifiant le proverbe « *ayn emuna ba goy* », « pas de confiance en un Gentil ». Mais la grande mobilité des personnes, les communautés judéo-espagnoles de l'Empire et d'Europe constituant un réseau d'entraide, l'émigration en France comme recours contre le dénuement et l'absence d'avenir, la

nécessité de déroger à la tradition, de transgresser les usages communautaires pour bâtir un destin individuel sont présentes dans cet ouvrage comme dans l'autobiographie de Karmona (D. Altabe, 1996).

2 Bien plus intéressante, sur le plan littéraire comme pour le sujet qui nous occupe, est l'autobiographie romancée d'Eliya Karmona publiée en 1926, *Comment naquit Eliya Karmona comment il grandit et comment il devint directeur du Djugetón*[2]. Ce roman assez court (une centaine de pages) projette un regard critique, tantôt ironique tantôt attendri sur les tribulations d'un jeune homme juif de bonne famille, pauvre et entreprenant dans les dernières années du sultanat, entre 1884 et 1908[3].

3 Sur le mode sarcastique, maniant l'auto-ironie, il construit sur ses déboires un roman picaresque qui sacrifie à la loi du genre, mais qui s'apparente par d'autres aspects aux genres cultivés par les Judéo-Espagnols : le récit de voyage, le récit exemplaire, le traité sur les us et coutumes, les mémoires romancées, les proverbes. On y trouve aussi des éléments très ottomans comme le journal personnel, tenant compte des menus faits, des dépenses et des rentrées, dont P. Dumont et F. Georgeon (1985) ont montré qu'il s'agissait d'une habitude ottomane bien utile comme source d'information historique. De ces inclusions Eliya Karmona tire un parti romanesque intéressant.

4 L'auteur se livre dans cette œuvre à une critique acerbe et comique des pesanteurs du système ottoman, qui font obstacle à toute initiative, mais il critique aussi les raideurs communautaires qui pèsent comme un carcan sur l'initiative personnelle, l'inadaptation des structures et, partant, l'inefficacité des stratégies mises en place pour survivre par les individus. Cependant, son œuvre révèle en creux une certaine nostalgie pour le monde disparu.

Les réseaux relationnels

5 Le premier point sur lequel l'auteur met l'accent c'est l'importance des réseaux relationnels. L'individu seul n'a aucune chance, il ne vaut que par les relations dans lesquelles il entre, seule façon d'accéder à l'instruction, au travail salarié, denrée rare, aux prêts bancaires, à la survie matérielle et morale. Le héros est pris dans une véritable frénésie de liens sociaux ; tout est bon à exploiter.

6 D'abord, ***les réseaux familiaux*** qui ratissent très large, la belle-famille, la parenté par alliance, les cousins très éloignés, les personnes non apparentées, mais qui portent le même nom. Sans le sou à Alexandrie, Eliya se voit hébergé par une grand-tante dont il ne soupçonnait pas l'existence puis par une cousine de sa mère tout aussi inconnue. Le beau-père de cette dernière l'invite chez lui pour *Pesah* sous prétexte qu'il a bien connu son grand-père, et le héros constate plaisamment : « Où voulait-il que j'aille ? Qu'il me retienne ou non, j'aurais bien été forcé de rester ! Je restai deux bonnes heures chez ma nouvelle cousine… » (R. Loewenthal, 1984 : 1, 318).

7 ***Les réseaux religieux***, ensuite : les grands rabbins de toutes les villes se recommandent des personnes en voyage : le grand rabbin de Constantinople donne une lettre pour le Grand Rabbin Kovo de Salonique, qui outre la lettre de recommandation pour le Grand Rabbin d'Izmir prend dans l'argent du *kollel* (la Communauté)[4] « le billet de voyage, l'argent pour la nourriture et la lire de baise-main ». Le rabbin Palacci d'Izmir mobilise pour Karmona ses relations, toutes plus inefficaces les unes que les autres. Arrivé au Caire, Eliya Karmona avoue que son seul capital est une lettre du Grand Rabbin de

Constantinople pour le Grand Rabbin du Caire : son interlocuteur lui déclare « *i esto es alguna koza, no te deskorajes* », « ah, ça, c'est déjà quelque chose, ne te décourage pas » (R. Loewenthal, 1984 : 1, 319). Tenu d'apporter *la matsá* (le pain azyme) de *Pesah* là où il loge, il est tiré d'affaire grâce au rabbinat qui octroie généreusement, au Caire, la *matsá* aux nécessiteux, quels qu'ils soient, à charge pour eux de rembourser leur dette en de meilleurs jours.

8 ***Les réseaux de pouvoir ou d'influence de diverses natures*** : ce sont les riches marchands juifs des grandes villes de l'Empire, les Allatini de Salonique et les Fernandes d'Istanbul, ou Viktor Tiring de Vienne, propriétaire de grands magasins ;

- Les employés de l'administration ottomane, les fonctionnaires avec un pouvoir de décision, harcelés pour décrocher un emploi salarié : Davidçón efendi Karmona membre du Conseil d'État ; Nisim efendi haut fonctionnaire de la trésorerie impériale (*Hazne i hasa*) ; Le directeur de la banque Camondo, Leon Piperno, qui prétend le faire entrer comme fonctionnaire à la compagnie des bateaux ; Le directeur de l'École Afitap Muarif de Beşiktaş, Albert Aseo ; un fonctionnaire juif des douanes ;
- Ce sont aussi les notables communautaires comme les directeurs des écoles de l'Alliance israélite, d'associations juives, les présidents de communauté. Il cite leurs noms : Gabriel Arié à Izmir, Matalon à Salonique ; Ben Guiat, inspecteur de l'Alliance à Izmir ; Izak Karmona, non apparenté au héros, directeur de l'association *ahemlá* du Caire, Behor ben Susan, président de la communauté de Rodosto ;
- Les philanthropes comme le baron de Hirsh et ses réseaux ; les notables Kastro et Veneziani, entrepreneurs prospères ;
- Les élites intellectuelles fréquentant la bourgeoisie d'argent comme le journaliste David Fresko de *El tyempo* ou Sabtay Avigdor de *El telegrafo* ;
- Dans le domaine des réseaux de pouvoir, les Turcs prédominent, en importance et en générosité. Un vizir d'Abdülhamid, Tunuslu Haireddin Paşa, le recrute un temps comme professeur de français de ses enfants avant que son intendant français ne l'élimine au profit de son propre fils. Si Katav Bey de Salonique et Necib Paşa d'Istanbul ne lui prodiguent que de bons conseils, Ahmed Şerif Paşa riche notable du Caire le reçoit généreusement et le dote libéralement.

9 Dans ces réseaux se trouvent aussi des Grecs : Mavrokordatos, courtier en bourse dont la disparition entraîne la chute économique du père d'Eliya qui était agent de change pour son compte.

10 ***Les solidarités*** : en dehors de ces relations de clientèle, tous les autres réseaux sont mobilisés. Les voyages, en bateau particulièrement, sont l'occasion de nouer des liens transcendant les barrières sociales. La commensalité est exploitée jusqu'à la corde. On est invité au bain, à manger, à loger. On est à l'affût des rencontres pour le meilleur comme pour le pire : un riche banquier est pris dans les filets d'un associé véreux qui le ruine, le héros se retrouve avec un joueur impénitent qui l'entraîne dans une combine douteuse, il rencontre un marchand de mauvais conseils, enfin un assassin juif en fuite reste tout un jour en sa compagnie, pour cause de fête juive, à sa grande épouvante. Les amis d'enfance, les anciens camarades d'école sont sollicités ; les femmes amoureuses aussi, lorsqu'elles sont riches et l'on voit le héros ne pas dédaigner l'argent de poche que lui donne sa riche et capricieuse petite amie tout en remarquant amèrement et ironiquement que l'on gagne plus à tenir la main d'une jolie femme qu'à tenir le pouls d'un malade après de longues études ; les compagnons de jeu : c'est dans le sillage d'un joueur qu'il entre en contact avec le *paşa* du Caire. Les compagnons de boisson : au bar

américain du Caire où il est venu gaspiller l'argent miraculeusement obtenu, il fait connaissance d'un jeune prince, propriétaire terrien, très libéral.

11 Dans ces solidarités l'amitié sincère a aussi sa place : Benbanaste, banquier juif complètement ruiné, est relevé par son ami grec Vassilakis Théodossiadis qui lui monte un commerce en lui confiant un capital important. Le *paşa* du Caire le traite sur un pied d'égalité au nom de l'amitié qui l'unissait à son père.

12 Les solidarités professionnelles jouent aussi à plein, transcendant les barrières communautaires : Eliya trouve de l'aide auprès de l'imprimerie arménienne Onik Halipian ; de l'imprimerie grecque Alexandros Numismatidis ; s'entend avec les Juifs Arditi et Kastro ; l'imprimeur Viktor Surujon, « *un viejo amigo de emprimeria* » (R. Loewenthal, 1984 : 1, 311), l'imprimerie Faradj Mizrahi d'Alexandrie ; à Istanbul il suit les conseils d'un ami imprimeur Bodosaçi Lagopoulos, un grec *karamanli*, qui lui vient en aide.

Les pesanteurs ottomanes

13 Le monde ottoman apparaît comme un monde immobile, paralysé, contre la pesanteur duquel le protagoniste cherche à lutter en s'agitant et en se déplaçant constamment, en déployant un activisme échevelé : marathons de rencontres, voyages incessants, changements permanents de métier ou d'orientation (marqués par les titres des chapitres : *mi treser viaje ..., mi seten ofisio...*' mon troisième voyage..., mon septième métier...').

Les lettres de recommandation

14 Si les réseaux sont si importants, c'est que l'on n'est rien sans *lettre de recommandation*. La moindre démarche en requiert une. On ne vaut que par qui on connaît et l'on recherche le moyen de pression le plus efficace, avec exagération : Eliya a une lettre de recommandation pour Jak Pacha de Salonique[5] qui fait une demande auprès du directeur du tramway pour qu'on trouve à Eliya une place de contrôleur, un ex-ami d'école fonctionnaire à la Régie, lui conseille de se faire recommander aussi par Emanuel Salem, l'un des plus grands avocats de la ville, il retourne voir Jak Pacha qui lui fait une lettre pour Salem qui a son tour lui écrit une lettre pour un fonctionnaire de la compagnie des chemins de fer, mais cette fois-ci,... sans succès (R. Loewenthal, 1984 : 1, 296 à 298). L'auteur trouve dans ces échafaudages mirobolants qui s'écroulent et dans l'inventivité du héros toujours débouté, les ressorts comiques et désabusés de cette chronique des grands espoirs déçus et de l'échec renouvelé. À travers lui, la dénonciation d'un système essoufflé se fait impitoyable.

15 Les personnalités contactées manifestent parfois lassitude et cynisme : Nedjib Paşa, un vieil ami de la famille, distribue les bons conseils, mais ne fait rien ; Katav bey lui demande de se mettre à sa place (mais pas assez longtemps pour qu'il puisse s'emparer de la clé du coffre, remarque plaisamment le héros), il reçoit 50 de ces lettres par jour. Allatini de Salonique lui recommande de bien expliquer aux gens d'Istanbul que sa réputation d'homme riche est tout à fait surfaite. Au Caire, M. Savuares lui communique sévèrement les lois du bon usage du quémandeur : si la lettre de recommandation suffit à rencontrer la personne, la carte de visite est insuffisante et toute demande doit être présentée par écrit et postée, la carte de visite sert à venir

demander la réponse. Les puissants sont harcelés par les tapeurs. Tout le monde écrit des lettres de recommandation à tout le monde : la grand-mère d'Eliya au rabbin, aux parents éloignés ; la mère d'Eliya au directeur de l'Alliance d'Izmir pour empêcher celui-ci de tenir compte de la lettre de recommandation d'Eliya qui vient lui demander une lettre de recommandation pour le comité central de l'Alliance israélite à Paris. Cette frénésie de lettres est contreperformante. Les lettres accumulées s'annulent les unes les autres. Après plusieurs échecs à Salonique le héros confie philosophiquement : « Sortant de là je m'employai à faire aboutir les 24 lettres de recommandation que je détenais et n'étant parvenu à rien, après 18 jours à Salonique, je décidai de partir pour Izmir » (R. Loewenthal, 1984 : 1, 298). Enfin, le Grand Rabbin du Caire lui déclare qu'il ne peut pas l'introduire, car il n'a été élu par la communauté juive qu'à la condition expresse de ne jamais recommander personne, riche ou pauvre (R. Loewenthal, 1984 : 1, 319).

16 Enfin, une carte de visite peut s'avérer dangereuse dans ce monde suspicieux et policier et la découverte d'une carte de visite ancienne égarée, on ne sait quand ni par quel canal, au domicile d'un jeune étudiant juif de l'école de médecine militaire qui conspire contre le pouvoir avec les Jeunes-Turcs de Paris, met en danger le héros qui se voit rappeler que toute carte ou lettre doit être datée par précaution.

L'autoritarisme et ses contradictions

17 L'usure du pouvoir ottoman se voit dans les *décisions contradictoires* qui font obstacle à la liberté d'entreprendre, étouffent les initiatives, créent un sentiment d'arbitraire ou d'instabilité : le gouvernement décide brusquement d'interdire l'enseignement du français à l'école Hamidie, ce qui entraîne des pertes d'emplois en chaîne[6] ; un marchand l'autorise à tenir un éventaire devant sa boutique, mais la police municipale l'arrête parce qu'il faut un permis ; lorsqu'il en obtient un, la mairie interdit de tenir un éventaire dans la rue (R. Loewenthal, 1984 : 1, 302-303) ; même le puissant Allatini de Salonique voit ses affaires bloquées parce que le marché aux grains est fermé (R. Loewenthal, 1984 : 1, 296) ; partout on est harcelé par la police, les agents municipaux, les gardiens.

18 *La censure est toute puissante.* Au gré des pressions les autorités ottomanes ferment les journaux, les ouvrent, déplacent les directeurs, contrôlent étroitement les contenus (G. Collin, 2002 : 19). Eliya décide de rédiger et d'imprimer de petits romans populaires en judéo-espagnol, il trouve des associés, les choses marchent bien jusqu'à ce qu'un jour la censure leur annonce qu'il leur faudra désormais deux mois avant d'obtenir une autorisation (ou un refus) de publication. En 1902, alors qu'il présente un livre à la censure (au *muarif*) on lui annonce que désormais il est interdit de parler de vol, d'assassinat et d'amour. Cette mesure sonne le glas de ses petits romans populaires dont c'est le principal ingrédient, et il doit partir en Égypte où la censure est moins sévère et où se trouvent déjà des éditeurs juifs qui tournent ainsi les interdictions (R. Loewenthal, 1984 : 1, 307 & 309). Plus tard, revenu chez David Fresko comme typographe, il confie des romans à imprimer à un éditeur de Jérusalem, Moshe Azriel, pour éviter la censure (R. Loewenthal, 1984 : 1, 350)[7].

19 *L'étiquette* est pesante, on l'a vu pour les lettres, les requêtes très formelles ; on le voit dans les termes d'adresse où les *beys*, les *effendis*, les pachas, les rabbins reçoivent du « Son Excellence », « Son Altesse », « Son Éminence » ; dans les salutations ampoulées et

le baisemain répété, ritualisé, rétribué même, aux rabbins, aux parents, aux aînés, aux puissants…

Les pesanteurs communautaires

20 *La censure rabbinique* ne fait que s'ajouter à la censure gouvernementale qu'elle saisit. Ainsi le grand rabbin Moshe Levy fait fermer par les autorités le journal *El telegrafo* qui fait campagne contre lui. Le directeur du journal fait rapporter la mesure par *irade* impérial et huit jours plus tard un autre *irade* impérial interdit à David Fresko de diriger le journal. Il en fonde un autre et doit céder sa place. À la fin du roman Karmona évoque ses propres démêlés avec le rabbin Nahoum efendi qui fera fermer plusieurs fois le *Djugeton* (A. Galante, 1985 : vol. 3 ; 76-77).

21 *Les querelles communautaires* sont incessantes : une scission survenue dans la société *Ahemla* du Caire empêche les bons de souscription pour la création d'un journal d'aboutir et toute l'énergie mise par plusieurs personnes, dont le héros, dans cette affaire est perdue.

22 *L'observance des fêtes juives* empêche de voyager, de rencontrer telle ou telle personne au jour convenable, laisse le voyageur harassé à jeun le jour de *kippur*, l'empêche de sortir d'une chambre où il est confiné avec un assassin, oblige à des dépenses inconsidérées. La critique ici est discrète, mais les fêtes reviennent trop souvent avec leurs cortèges d'interdits et pèsent aussi sur le héros.

23 *Le poids de la famille, des parents :* par deux fois, le mariage, considéré comme vecteur possible de l'enrichissement et de la réussite sociale, notamment par le biais de la dot qui constitue un capital, est mis en échec par les projets matrimoniaux des parents auxquels les enfants bon gré mal gré se soumettent. De la même façon le héros est contraint par sa famille de se marier le jour de la mort de son père (après cinq ans de fiançailles, il est vrai) (G. Collin, 2002 : 16), mais alors qu'il est incapable de subvenir aux moyens d'une famille. Considérant que bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée les aînés puissants du clan Karmona prennent ombrage de voir un membre de leur famille exercer en public un petit métier qu'ils jugent déshonorant l'empêchent de continuer sous la menace de le mettre au ban. Il est contraint de s'exécuter (R. Loewenthal, 1984 : 273). Il faut marquer sans cesse le respect et la soumission face à l'autorité du chef de famille.

24 *La collusion des élites* se fait aussi au détriment des individus. Karmona qui, mal payé a démissionné de chez Fresko, a trouvé un emploi dont il est content chez Tiring. Fresko qui l'apprend lors d'un déjeuner chez Tiring demande qu'il soit mis à la porte pour pouvoir le récupérer. N'ayant rien à lui refuser Tiring accepte et congédie Eliya (G. Collin, 2002 : 15).

25 *L'Alliance israélite* également en prend pour son grade : elle a formé des artisans qui n'ont pas d'avenir faute de marché et les abandonne à leur sort : Eliya interpelle le baron Hirsh, alors qu'il vend des allumettes dans la rue, aux cris de : « Voilà Monsieur, à quel état se trouve réduit un élève de l'Alliance ! » (R. Loewenthal, 1984 : 1, 278) ; Les notables communautaires le détournent de l'imprimerie et l'orientent vers le commerce, seule échappatoire économique d'après eux. Le propre Comité d'apprentissage de l'Alliance refuse de lui avancer l'argent pour acheter des outils ni de lui prêter des machines.

Un monde chaotique et injuste

26 Il ressort de tout cela la vision d'un monde chaotique et injuste, qui est bien la vision picaresque et pessimiste du héros. La formation, le savoir, les études, le talent ne sont pas reconnus. L'ouvrier spécialisé gagne moins que le vendeur de rues à la sauvette, mais il est mieux considéré (R. Loewenthal, 1984 : 1, 274). On ne trouve de travail que par protection et de préférence celui auquel on est le moins apte : C'est grâce à son père qu'Eliya devient professeur de français des enfants du pacha, tâche à laquelle il considère honnêtement ne pas convenir. Il est un bon imprimeur, bien formé, tout conspire à l'empêcher d'imprimer. Il est un piètre marchand tout le monde le pousse à faire du commerce y compris ceux qui lui ont fait étudier l'imprimerie. Dans ce monde bloqué, les inégalités sociales sont indépassables par le talent ou le travail. La fortune est le fait du hasard, elle est fragile, et les revers de fortune sont incessants. Le journaliste est pauvre, les salaires sont très bas et ne permettent pas de vivre (R. Loewenthal, 1984 : 1, 350) ; il est contraint de vivre d'expédients, ses tentatives pour réussir sont pathétiques, inefficaces et comparables aux jeux de hasard : c'est quand il n'attend rien qu'il obtient tout ; c'est lorsqu'il n'a plus besoin de rien qu'on lui donne ce qu'il demandait. *Kuando muntcho muntcho kuando nada nada*, « quand (on a) tout, (on obtient) tout, quand (on n'a) rien, rien », remarque-t-il amer et ironique en citant le proverbe (R. Loewenthal, 1984 : 336).

27 C'est un monde où fleurissent les voleurs, les bandits, les pique-assiette, les coureurs de dot, les tapeurs, tout un monde qui ne demandent qu'à travailler, mais que l'immobilité du système et le clientélisme obligent à se débrouiller comme ils peuvent, les uns au détriment des autres. Un monde où le cynisme, l'opportunisme, les passe-droits règnent en maîtres. Profitant de la disgrâce des Arméniens, le héros trouve un emploi abandonné, mais quand le propriétaire par contrat de l'emploi revient, cela ne fait pas son affaire, car il est forcé de déguerpir.

28 C'est le règne du Marché de dupes : en quelques lignes assassines Karmona décrit l'art du commerce de récupération des chiffons et de la corde où tout le monde trompe tout le monde jusqu'à l'outrance : le collecteur vole sur les prix, mouille la marchandise pour qu'elle soit plus lourde, le marchand triche sur le poids, l'acheteur sur le prix, si bien qu'il y a successivement quatre personnes pour accumuler les mauvais tours, jusqu'à la ruine de tout le monde. On vend de la toile grossière comme tissu fin, dans un paquet de vieux cordages on trouve un chien mort (R. Loewenthal, 1984 : 1, 283). Tout le monde ment, trompe et vole, d'où l'importance des garants.

29 On ment sur la filiation, sur les relations, sur les projets, sur les sentiments, on emprunte pour quelque chose et on en fait une autre. Eliya trompe sa femme et sa maîtresse. Même le bedeau de la synagogue du Caire a recours à des combines pour soutirer de l'argent aux visiteurs.

La fascination paradoxale pour un monde englouti

La noblesse ottomane

30 Malgré cela, on perçoit l'admiration du héros et son attachement à certaines valeurs de ce monde ancien que plus encore que les siens, les notables turcs représentent.

31 On voit son admiration pour la magnificence ottomane. Le bon goût, les usages de la politesse, le raffinement des mœurs, le savoir-vivre et l'élégance détachée de l'aristocratie turque fascinent le héros qui s'étend sur la finesse de la vaisselle, l'excellence de la table (R. Loewenthal, 1984 : 1, 327). Il est impressionné par la majesté du pouvoir y compris quand celui-ci se fait menaçant : interrogé par les autorités militaires pour des liens supposés avec la sédition jeune turque, il détaille tous les éléments de l'aventure depuis la convocation par un secrétaire jusqu'à la comparution devant son Excellence le maréchal Riza Paşa, directeur de l'École militaire, flanqué de deux colonels. La description du décorum occulte complètement le contenu de la scène (R. Loewenthal, 1984 : 1, 351).

32 Les notables turcs représentent une force protectrice et paternaliste. Ils sont généreux et sensibles à la dignité du nom qui est là un trait distinctif de Karmona, qui revendique une certaine noblesse, liée à l'histoire ottomane. Necib bey comme le Pacha du Caire le confirment dans ce sentiment, ambigu pour le héros même, que d'être de bonne famille, même pauvre est plus important que d'être Fortuné, le *soylu* du turc faisant écho au *de kasta* judéo-espagnol, cet orgueil du nom étant rappelé par les membres de sa famille également. Les notables turcs rappellent aussi, comme la mère du héros, la primauté de l'ordre moral sur l'ordre social, mais en cela ils semblent appartenir, pour Eliya, à un monde passé.

Multilinguisme et mobilité

33 L'auteur semble ne pas voir les mérites de la facilité de mouvement et du multilinguisme ; il semble trouver cela naturel, bien qu'il convienne de se méfier et de se reporter à la date d'écriture du livre, 1926, une époque où ceci n'existe plus, où l'on déchante un peu.

34 On est frappé d'abord par le lien, l'unité, la continuité à l'intérieur de cette communauté judéo-espagnole de l'Empire, marquée par l'aisance avec laquelle on se déplace. L'œuvre apparaît aussi en creux comme une célébration de la multiculturalité marquée par le multilinguisme et les nombreuses relations intercommunautaires.

35 Le *multilinguisme* est de règle dans l'Empire et la clé de la réussite est souvent de parler la bonne langue au bon endroit, de s'adresser dans la bonne langue à la bonne personne. C'est en grec que le héros sollicite l'aide et la connivence du cocher grec pour aborder le baron Hirsh (R. Loewenthal, 1984 : 1, 276). Il fait plusieurs fois étalage de son amour de la langue turque (R. Loewenthal, 1984 : 1, 332) et il s'adresse dans cette langue à des fonctionnaires juifs ou turcs. Cependant, c'est en français qu'il écrit ses requêtes, qu'il s'adresse au baron Hirsh, c'est également ce *fransés enchaguado* (ce français délayé) qu'il enseigne un temps ; Le héros semble manifester du dédain pour le judéo-espagnol, mais en fait c'est le monolinguisme qu'il dédaigne : les publications en judéo-espagnol sont réservées à un public populaire, dit-il, ceux qui lisent en judéo-espagnol ne connaissent ni le français ni le turc (R. Loewenthal, 1984 : 1, 305). Il faut entendre par là

qu'ils ne lisent que les caractères hébreux puisque le turc est en caractères arabes et le français en caractères latins. C'est, d'après lui, le seul fait des vieilles femmes et des enfants. La possession des alphabets est l'atout du jeune Juif moyennement cultivé. S'il échoue à deux reprises à faire fortune au Caire, il estime que c'est parce qu'il ne parle pas l'arabe, ce qu'il déplore.

36 On a parlé plus haut des relations intercommunautaires de travail ou d'amitié. Il faut y ajouter les *échanges culturels.* On voit Eliya aller chercher l'inspiration auprès du théâtre populaire de Minakian Efendi. D. Altabe (1996 : 143) remarque que « la bienveillance qui existait entre membres de différents groupes ethniques » est un thème commun aux romans judéo-espagnols de cette époque. Il en ressort une image forte d'un Empire polyglotte et multiethnique.

37 *Les voyages* sont incessants et conduisent sans encombre le héros d'une communauté judéo-espagnole à une autre dans l'Empire comme en dehors. On se rend à Vienne qui apparaît comme une ville dynamique et moderne : les riches marchands s'y établissent, il en vient des investisseurs, on va s'y faire soigner dans les sanatoriums modernes. On se rend en Grèce, en Thrace, en Égypte. Alexandrie apparaît à cette époque aux yeux de l'auteur comme un Eldorado : on y voit des lumières électriques, la presse y est libre, la ville agréable, une importante communauté juive y réside qui semble prospère et vit tout à fait comme à Istanbul : elle raffole notamment des pique-niques communautaires à l'occasion des fêtes juives, les jardins y sont beaux...

38 Le Caire abrite en revanche une population juive très pauvre, qui n'est pas judéo-espagnole, dont le héros s'arrête à décrire les coutumes étranges pour lui. Comme la coutume pour les malades, hommes, femmes et enfants, d'entrer à la synagogue à tout bout de champ et de faire ouvrir l'*eyal* (l'armoire sainte) pour embrasser les *Sefer torá* (les rouleaux sacrés), afin d'obtenir la guérison. Il retrouve ici la plume du voyageur chroniqueur qui rapporte les curiosités. Les remarques ne sont pas dépourvues d'une certaine condescendance envers ce qu'il considère comme des superstitions.

39 L'émigration en Europe, accessible alors, représente la panacée : Paris est un pôle d'attraction où l'on peut aller tenter fortune. Les héros de Karmona envisagent tous cette possibilité.

Conclusion

40 Le héros auteur qui a accueilli la constitution de 1908 dans la liesse, comme il le rapporte dans l'épisode final du livre qui voit la fondation de son journal humoristique *El djugeton*, semble remarquer en creux que beaucoup de choses qu'il déplorait sont encore en place alors que certaines autres sont en train de disparaître lorsqu'il écrit son livre, trois ans après l'avènement de la République : la censure notamment et les pressions communautaires.

41 Plus encore que le héros, nous qui connaissons la suite, nous sommes donc partagés. En effet, ce monde ottoman essoufflé et paralysé, ce régime acculé, recèle tout de même des éléments propres à éveiller la nostalgie. Si l'on se place du point de vue des Judéo-Espagnols, alors on est perplexe. Les communautés judéo-espagnoles ont été coupées les unes des autres, cette situation rendant impossibles l'entraide et les secours alors que l'on voit le dynamisme des réseaux chez Karmona. On peut aussi déplorer l'effacement contraint du multilinguisme au profit de monolinguismes réducteurs, la

disparition de la tolérance intercommunautaire, jusqu'à la disparition progressive (ou brutale) des communautés dans tous les nouveaux États nations. Enfin, pour les Judéo-Espagnols le bilan est lourd : l'anéantissement des communautés judéo-espagnoles de Vienne, de Salonique, de Paris... ; les communautés juives chassées d'Égypte ; les obstacles de tous ordres à la circulation.

42 Mais en 1926, Eliya Karmona ne sait pas encore cela.

BIBLIOGRAPHIE

Altabe, David F., (1996), "Reflections of Sephardic Life in the Ottoman Empire as seen in two Judeo-Spanish Novels" in *Studies on Turkish-Jewish History–Political and Social Relations, Literature and Linguistics*, D. Altabe & *alii* eds., New York: Sepher Hermon Press, pp. 135-146.

Barquin-Lopez, Amelia, (1997), *Edición y estudio de doce novelas aljamiadas sefardíes de principios del siglo XX*, (s. l.), Service éditorial de l'Université du Pays Basque.

Barquin-Lopez, Amelia, (1999) « La aventura de la novela sefardí » in *Neue Romania*, n° 22, Judenspanisch IV, Berlin, pp. 9-24.

Benbassa, Esther & Rodrigue, Aron, (2002), *Histoire des Juifs sépharades – De Tolède à Salonique*, Paris : Seuil (1re édition, 1993, sous le titre *Juifs des Balkans. Espaces judéo-ibériques, XIVe - XXe siècles*)

Collin, Gaëlle, (2002), « *La Novya Aguna* – Présentation, translittération et édition d'un roman judéo-espagnol d'Eliya Karmona » *in Neue Romania*, n° 26, Judenspanisch IV, pp. 1-132.

Dumont, Paul & Georgeon, François (1985), « Un bourgeois d'Istanbul au début du XXe siècle » *in Turcica*, T. XVII, pp. 127-183.

Franco, Moïse, (1897), *Essai sur l'histoire des Israélites de l'Empire ottoman depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris : Durlacher. (rééd. Paris : UISF, 1980)

Galante, Abraham, (1985), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, Istanbul : Isis (9 tomes)

Loewenthal, Robyn K., (1984), *Elia Carmona's autobiography: Judeo-Spanish popular Press and Novel Publishing Milieu in Constantinople, Ottoman Empire, ca. 1860-1932*, Thèse de Doctorat, Université du Nebraska – Lincoln, 2 vol.

Loewenthal, Robyn K., (1996) "Censorship and Judeo-Spanish Popular Literature in the Ottoman Empire" in *Studies on Turkish-Jewish History: Political and Social Relations, Literature and linguistics–The Quincentennial Papers*, David F. Altabe & *alii* eds, New York: Sepher Hermon Press, pp. 181 à 191.

Nahum, Henri, (1997), *Juifs de Smyrne – XIXe-XXe siècles*, Paris : Aubier.

Nassi, Gad (ed.), (2001), *Jewish Journalism and Printing Houses in the Ottoman Empire and Modern Turkey*, Istanbul: Isis.

Romero, Elena, (1992), *La creación literaria en lengua sefardí*, Madrid : Mapfre.

Strauss, Johann, (2003), "Who Read What in the Ottoman Empire (19th – 20th centuries)?" in *Arabic Middle Eastern Literatures*, vol. 6, no. 1, pp. 39-76.

NOTES

1. Eliya Karmona est né en 1869 à Istanbul où il meurt en 1931. Il présente son père comme le descendant de la famille du *şapçıbaşı* Behor Karmona, dignitaire ottoman (il descend en fait de son frère Hezkia), mais il est ruiné et Eliya vit pauvrement. En 1908, lorsque la presse se libère de la censure, il fonde le journal satirique *El Djugetón*. Il a publié auparavant, en esquivant la censure, de petits romans populaires en judéo-espagnol, d'intérêt littéraire inégal, dont deux seulement ont fait l'objet d'éditions critiques. On doit celle de *la Novya aguná* à Gaëlle Collin (2002) et celle de *Komo nasyó Eliya Karmona, Komo se engrandesyó i komo se izo direktor del Djugetón*, dont il sera question ici, à Robyn Loewenthal (1984). Cet article s'appuie sur leurs travaux.
Sur Behor Karmona, tombé en disgrâce et exécuté en 1826, et sur son frère Hezkia, cf. M. Franco (1980: 134 à 139).
2. Les traductions en français sont personnelles.
3. Les références au texte de Karmona seront toutes prises dans le volume 1 de la thèse de R. Loewenthal (1984) ; le roman transcrit en caractères latins y occupe les pages 264 à 356.
4. À titre d'illustration, l'expression judéo-espagnole *es del kolel*, signifie « cela appartient à la communauté on peut en user sans scrupule ; c'est aux frais de la princesse » (J. Nehama, 1977).
5. Jacques Pasha, directeur de l'hôpital militaire de Salonique (Altabe, 1996 : 141)
6. Cf. D. Altabe (1996: 142) "Abdul Hamid feared the spread of Western influence and decreed that the [french] language should not be taught".
7. R. Loewenthal (1996 : 185) montre cependant qu'ils n'étaient pas pour autant à l'abri de la censure. En raison de ses positions opposées au Grand Rabbin de Jérusalem et du conflit qui s'ensuivit et qui dura de longues années, la police arrêta Azriel et ferma sa maison d'édition.

RÉSUMÉS

L'autobiographie romancée d'Eliya Karmona publiée en 1926, *Comment naquit Eliya Karmona comment il grandit et comment il devint directeur du Djugetón* projette un regard critique sur les tribulations d'un jeune homme juif dans les dernières années du sultanat, entre 1884 et 1908.
Sur le mode sarcastique, maniant l'auto-ironie, il construit sur ses déboires un roman picaresque qui sacrifie à la loi du genre, mais qui s'apparente par d'autres aspects aux genres cultivés par les Judéo-Espagnols : le récit de voyage, le récit exemplaire, le traité sur les us et coutumes, les mémoires romancées, les proverbes. On y trouve aussi des éléments très ottomans comme le journal personnel, tenant compte des menus faits, des dépenses et des rentrées, dont P. Dumont et F. Georgeon (1985) ont montré qu'il s'agissait d'une habitude ottomane bien utile comme source d'information historique.
L'auteur se livre dans cette œuvre à une critique acerbe et comique des pesanteurs du système ottoman, qui font obstacle à toute initiative, mais il critique aussi les raideurs communautaires qui pèsent comme un carcan sur l'initiative personnelle, l'inadaptation des structures et, partant, l'inefficacité des stratégies mises en place pour survivre par les individus. Cependant, son œuvre révèle en creux une certaine nostalgie pour le monde disparu. On perçoit l'admiration du héros et son attachement à certaines valeurs de ce monde ancien, et l'on ne peut s'empêcher de lui donner raison lorsqu'on mesure ce que les communautés juives ont perdu avec la disparition de l'Empire ottoman.

The fictionalized autobiography of Eliya Karmona *How Eliya Karmona was born, how he grew up and how he became the director of Djugetón* casts a critical eye on the tribulations of a young Jewish man in the last years of sultanate from 1884 to 1908. In sarcastic mode, with self-irony, he builds on his disappointments a picaresque novel which conforms to the law of the genre, but which has common features with other aspects of genres cultivated by Spanish Jews: accounts of travel, exemplary narratives, the treatise on the ways and customs, the fictionalized remembrances, the proverbs. Very Ottoman elements are also found there, like the private diary recounting minor deeds expenditure and receipts, which have shown concerned an Ottoman practice very useful as a source of historical information. The author has a sharp and comical critical view of gravity of the Ottoman system which obstructs every initiative, but he also criticizes the communal inflexibility which heavily constrains personal initiative, the inadaptability of the structures and consequently the ineffectiveness of the strategies put in place by individuals to survive. Nevertheless his work indirectly reveals a certain nostalgia for the vanished world. One perceives the hero's admiration and his attachment to certain old world values, and one cannot refrain from admitting that he is correct when one measures what the Jewish communities have lost with the disappearance of the Ottoman empire.

INDEX

Keywords : Karmona Eliya, nineteenth century, Literature, Ottoman empire
Mots-clés : Karmona Eliya, Alliance Israélite Universelle, Karaman/Karamanli, roman picaresque, Karmona Evliya/Elia (1869-1931), littérature judéo-espagnole, Kippour, Pessah, Soylu, Tatavla, Yeshiva
Thèmes : Littérature
Index chronologique : Empire ottoman, dix-neuvième siècle
motsclesmk ОТОМАНСКАТА ИМПЕРИЈА
motsclestr Osmanlı İmparatorluğu
motsclesel Οθωμανική Αυτοκρατορία